

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri FRANIERES

L'alpha de l'éducation sociale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 358-363

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## L'alpha de l'éducation sociale

On nous reproche, à nous catholiques qui nous modelons sur la morale chrétienne, de patronner un système d'éducation purement préservatif dont tous les

efforts tentent à protéger contre les vents du dehors les jeunes plantes, sans les initier à l'action personnelle, sans chercher à produire des forces autonomes.

— L'éducation de la jeunesse telle que l'ont entendue les catholiques, visant l'homme intégral, n'a jamais été appréhendée comme une œuvre exclusive de préservation ; toujours elle a su susciter des cœurs d'apôtres dont le rayonnement incomparable transformait des nations entières ; qu'il suffise de citer les noms de S. François d'Assise, de S. Vincent de Paul, de Saint François Xavier ! Toutefois, il est juste de reconnaître que nombre de nos éducateurs, inconsciemment imbus des préjugés individualistes, ont trop souvent perdu de vue l'action au profit de la seule préservation. C'est l'honneur de notre siècle d'avoir porté un coup définitif à ces cloisons étanches derrière lesquelles le règne de l'individualisme a cantonné tant de bonnes volontés mal satisfaites, et, parmi les gestes majestueux dont le grand Léon XIII avait l'habitude, il ne manquait pas d'ampleur ni de noblesse celui par lequel il prescrivait à tous les catholiques un apostolat social à remplir. De fait les conditions de notre existence actuelle, que nous la considérons dans ses rapports avec Dieu par nos croyances ou avec la société par ses obligations civiles, exigent que nous travaillions tous pro nostra patria civili. Les efforts coalisés de l'impiété rendent de jour en jour la pure défensive insuffisante ; nous ne saurions d'ailleurs jamais élever de remparts assez solides ni de murailles assez hautes pour pouvoir nous y retrancher et nous y reposer mollement sans crainte de l'ennemi. Le pourrions-nous que nous devrions nous en abstenir. « Nous ne devons jamais, disait Montalembert, nous laisser soupçonner de ne pas accepter les conditions d'une époque militante » (Discours au congrès de Malines). En tant que catholiques nous

sommes soldats et nous devons combattre pour notre cause, nous parût-elle désespérée, sans perdre de vue la victoire finale promise par le Christ, notre chef infaillible.

Voilà pourquoi ceux qui ont la grande mission de former notre jeunesse à l'action sociale doivent avant tout et par dessus tout lui inoculer *la nécessité de l'action personnelle*. Rien ne peut se défendre et se conserver, rien ne peut se faire qu'à ce prix. Voulons-nous sauvegarder nos convictions religieuses intégrales, voulons-nous les réinsérer dans les âmes qui les ont perdues, voulons-nous que dans la société les abus fassent place à la justice ? Comptons sur notre effort propre. Isolé, il paraît impuissant, mais il devient efficace additionné à la conspiration des âmes généreuses.

La société de « Jeunes » idéale n'est donc pas celle où toutes les jeunes énergies, docilement groupées sous la tutelle d'un directeur, se contentent d'être les bénéficiaires passifs de ses bons conseils. Mieux vaut que ces jeunes gens remuants, inquiets, impatientes de ce rôle si opposé à la fougue de leur âge, aspirent eux aussi à diffuser le bien autour d'eux, à inculquer à d'autres camarades les bons avis qu'ils ont reçus eux-mêmes.

Provoquer des initiatives : tous les efforts du directeur d'une société de jeunes gens doivent tendre vers ce point terme et celui-là pourra être certain de n'avoir pas bâti sur le sable qui aura su se faire de l'élite de son groupe des auxiliaires, quasi des émules de son dévouement, qui, en ouvrant l'horizon de leur âme, leur fait voir au-dessus des plaisirs bruyants du jeune âge, les plaisirs autrement vivifiants de l'apostolat.

Ce but, on ne l'atteindra pas exclusivement par des conférences, si attrayantes soient-elles, car celles-ci n'ont jamais sur le cœur du jeune homme l'efficace

d'une bonne action, si petite soit-elle, dont il est lui-même l'auteur. Il y a plus; vue, pour nous, la connexion très étroite entre la religion et les devoirs civiques, tel acte librement exercé, n'eût-il qu'une portée sociale, est, par le fait, très apte à fortifier les convictions religieuses. C'est ce que note si bien le publiciste de haute lignée qu'est M. G. Goyau : « La pratique sociale du christianisme, dit-il, avec ses gratuites générosités les attachera plus étroitement aux strictes obligations de la piété. Ainsi s'élaborera au fond de leurs jeunes âmes cette foi dont le catéchisme leur communique les rudiments; elle s'y élaborera non point par un travail d'approfondissement intime auquel pourraient se livrer des philosophes ou des mystiques, mais en s'extériorisant à l'état d'actes, en se traduisant, même naïvement, par des initiatives utiles. » (Autour du catholicisme social, III.) Et ceci est un fait empirique rudimentaire : nous ne savons résister au mal longtemps sans que nos forces déclinent, si nous n'avons pas d'élan vers le bien ; nous ne pouvons développer les facultés de notre âme que par l'exercice et à la racine de toute œuvre humaine féconde se trouve l'action personnelle. La foi elle-même retenue sous le boisseau court le risque de s'amoinrir et de s'éteindre. — Notre siècle, malgré ses défauts, comprend l'efficace de l'action personnelle; il croit que là est le but bienfaisant qui portera à son apothéose l'arche de l'humanité nouvelle. Prenons, par exemple, l'idée de démocratie qui est en train de conquérir le monde. Dans l'idée de Dieu, ce n'est pas à un nivellement universel mais plutôt à un universel relèvement que doit aboutir le progrès incessant de la démocratie, mais l'idée démocratique considérée en elle-même qu'est-elle autre chose qu'une participation plus immédiate, plus large, de tous à la liberté, aux

bienfaits de la civilisation, à une plus générale intelligence des idées qui gouvernent le monde, en un mot, à l'action et à la vie proprement humaines.

Pour en revenir à l'éducation sociale de la jeunesse, nous croyons donc que la vie d'une société de jeunes doit être principalement entretenue par les membres eux-mêmes et l'office des directeurs ou du président est plutôt de maintenir dans la droite les énergies juvéniles en les étayant de son expérience et de ses connaissances plus étendues dans la matière. Cela parce que l'action personnelle est un levain salutaire qui vivifie les bonnes volontés en expectative dans l'âme du jeune homme. Ces nobles aspirations, timides d'abord, hésiteront à s'extérioriser mais, une fois le premier pas franchi, une fois enhardies par une bonne action à leur actif, elles s'épanouiront d'elles-mêmes comme s'épanouit la fleur sous l'action du soleil, elles chercheront le bien comme un aliment nécessaire. Sans doute il faut mettre la jeunesse au clair sur les principes fondamentaux des problèmes qui agitent nos contemporains, il faut lui indiquer par quel moyen elle peut hâter leur solution dans le sens catholique, mais le plus grand facteur d'inertie n'est-ce pas le manque de bonnes volontés plutôt que l'ignorance ? Quand on est déterminé à faire le bien de toutes les fibres de son cœur, on sait toujours comment le faire parce que la charité est industrieuse et jamais elle n'est à court de moyens et ceux qu'elle inspire sont les efficaces. Or, ces bonnes volontés, on les obtiendra en provoquant l'action personnelle, suivant la belle parole d'Allé-Suprun : « En développant l'action, on tue les germes de mort. »

« Le voilà, le monde, ajoute ce grand penseur, avec sa science, ses conquêtes, ses ambitions, avec la marée montante de la démocratie, avec toutes les misères aussi que nous voyons, que nous sentons ; se

détachera-t-il de plus en plus du christianisme ou y reviendra-t-il. » (Discours prononcé au collège de Jully en 1834.) Il y reviendra si l'on sait gagner et retenir la jeunesse, qui est l'espoir de l'avenir, par un idéal élevé dont l'attrayante lumière la fasse tressaillir d'espoir et lui montre quel bien c'est d'être vivants et actifs, de combattre le bon combat et de se sacrifier pour une cause sainte.

Henri FRANIÈRES